

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

Le Monde

En Jordanie, le combat solaire d'une femme pour son émancipation

Présenté en mai 2023 à la Semaine de la critique où il a obtenu le prestigieux Prix de la diffusion de la Fondation Gan pour le cinéma, *Inchallah un fils* d'Amjad Al Rasheed est le premier film jordanien sélectionné au festival de Cannes. Dotée d'un suspense qui monte à petit feu, cette comédie dramatique retrace les vicissitudes du veuvage de Nawal, 30 ans, qui vient tout juste de perdre son mari. Mort au réveil. « *Quand une femme perd son mari, elle perd son amant, son partenaire, toute sa vie* », lui rappelle-t-on à la veillée funèbre. Nawal n'est pas au bout de ses peines. Elle doit maintenant se battre pour son héritage : conserver son appartement et la garde de sa fille, dans une société où avoir un fils changerait la donne, s'avère une tâche périlleuse.

Malgré le deuil, le film est d'humeur solaire, à l'image de Nawal, qui slalome entre les lois, court entre son travail et l'école de sa fille, sait dire non aux hommes qui se proposent de penser à sa place dans des négociations interminables, enfile et retire son voile à la vitesse de l'éclair... Elle se démène avec la grâce et l'optimisme joyeux de celles qui croient en leurs décisions. Si l'ensemble nous apprend beaucoup sur la législation patriarcale du pays, le film ne s'attache pas seulement à l'histoire d'une loi. L'intrigue – coécrite par la scénariste française Delphine Agut – nous entraîne dans une spirale bureaucratique. Nawal a trois semaines pour débloquer la situation. C'est dans cette course contre la montre, logée à l'enseigne du réalisme et de la petite combine, que la fiction prend tout son sens. En faisant croire qu'elle attend un enfant de son défunt mari, Nawal déplace l'histoire du côté de son incantation – « *Inchallah un fils* » – et lui donne le goût du petit miracle.

Le film fait fructifier sa fable essentiellement dans deux décors. D'une part, le petit appartement familial, ouvert à tous les vents, visité régulièrement par un beau-frère qui dicte la conduite à suivre et un frère qui n'a pas grand-chose à dire. Dans sa cuisine, une souris grignote les restes, métaphore humoristique du sentiment d'étouffement de la maîtresse des lieux qui voit son espace vital envahi. Autre lieu, la maison où elle travaille comme infirmière, dans un quartier riche et animé de l'ouest d'Amman ; Lauren, la fille des propriétaires, est enceinte d'un homme qui la néglige et cherche à avorter en dépit de l'interdiction. Cette trame met en miroir deux destins féminins qui ont en commun le déficit de liberté. Pour autant, cette confrontation ne produit pas un scénario attendu – l'échange du bébé –, mais démontre la pénibilité d'un patriarcat présent à toutes les strates de la société. Au milieu de tout ça, l'émancipation de Nawal se lit dans l'idée magnifique du pick-up de son mari qu'elle veut garder même si elle ne sait pas conduire. Au moins, la promesse à elle-même d'un avenir différent.

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed



Un remarquable drame féministe qui combat les violences sexistes

Le Jordanien Amjad Al Rasheed signe un brillant premier film porté par une actrice habitée. Terre d'accueil de super-productions hollywoodiennes (*Dune 1* et *2* de Denis Villeneuve y ont été tournés, tout comme *Prometheus* de Ridley Scott, et plus anciennement *Indiana Jones et la Dernière Croisade* ou *Lawrence d'Arabie*) mais aussi de films provenant de pays voisins où la censure règne (comme pour *Les Nuits de Mashhad*, d'Ali Abbasi), la Jordanie se construit depuis moins d'une dizaine d'années une cinématographie propre, avec des titres comme *Theeb*, de Naji Abu Nowar, sélectionné à la Mostra et aux Oscars, ou *3000 Nuits* de Mai Masri, salué par le maître du réalisme social Ken Loach.

Ce genre est d'ailleurs celui de ce premier film d'Amjad Al Rasheed, sélectionné à la Semaine de la critique l'an dernier, ce qui a fait date puisqu'avant cela, jamais un long métrage jordanien n'avait été présenté à Cannes. *Inchallah un fils* raconte le parcours combattif de Nawal, mère courage d'une fillette devant, après le décès de son mari, faire face à une loi patriarcale qui veut qu'en l'absence d'héritier masculin, les propriétés de l'époux défunt soient réparties entre ses frères et sœurs. Menacée de perdre son logement, elle mène une stratégie de l'autruche, bataillant contre son beau-frère, tout en aidant la fille de sa patronne à avorter d'un mari violent.

Entre celle qui a besoin d'un fils pour garder un toit et celle qui n'en veut pas pour ne pas perpétuer la tradition patriarcale, les désirs s'opposent mais la souffrance converge. C'est la même société phallogratique qui condamne ces femmes à la clandestinité, à la précarité, au silence et à la soumission. Le film décrit avec précision la façon dont la violence sexiste est à la fois institutionnelle, machiste, mais aussi relayée par certaines femmes de pouvoir. **Porté par une actrice habitée (Mouna Hawa), *Inchallah un fils* touche, sans jamais être misérabiliste, et aborde même du bout des lèvres le sujet de la sexualité des femmes musulmanes jordaniennes. Ce premier film brille par la justesse de son parti pris féministe.**

Bruno Deruisseau

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

franceinfo:

Amjad Al Rasheed fait le procès du patriarcat en Jordanie dans un film éblouissant

L'univers de Nawal s'est écroulé littéralement du jour au lendemain. Un matin, elle découvre son mari mort dans son sommeil. Dès lors, son quotidien tourne au cauchemar. Un quotidien lancinant, répétitif, jusqu'à la révolte. Elle emmène sa fille à l'école, elle court ensuite rejoindre le domicile d'une famille aisée pour s'occuper de la grand-mère handicapée, elle revient à la maison tard pour dîner avec sa fille, souvent d'un sandwich, et la coucher. Et entre les deux maisons, un espace public angoissant. Nawal subit le harcèlement, jusque chez elle. Tous les jours. Pourquoi ? Nawal est une femme seule et a une fille. Et dans la législation jordanienne, elle n'a droit à rien, ou presque.

Inchallah un fils est la descente aux enfers abyssale d'une mère, d'une femme, dans une société patriarcale. Les lois sont faites par les hommes pour les hommes. Comme elle est veuve et mère d'une fille et non d'un garçon, la maigre succession de son mari doit être partagée avec sa belle-famille. Nawal subit des pressions de toutes parts. Elle risque de perdre son logement et la garde de sa fille. Son beau-frère veut récupérer le pick-up de son mari et la moitié de l'appartement. Haithan Omari incarne parfaitement les contradictions de son personnage, Rufqi, qui voit dans la mort de son frère un moyen d'améliorer sa situation familiale précaire. Pour lui, il est de son bon droit de revendiquer cet argent, car il a la loi et la morale pour lui. Le réalisateur montre très bien l'instrumentalisation de la religion à des fins personnelles.

Nawal, incarnée magistralement par une Mouna Hawa combative, à la fois fragile et déterminée, se meut dans un monde d'hommes. Elle se bat avec ses propres moyens, sans attendre une aide qui ne viendrait jamais. Elle se bat aussi pour que sa fille ne subisse pas le même calvaire. La scène dans laquelle elle ose enfin réagir face à un homme qui la harcèle quotidiennement dans la rue avec toujours la même phrase « J'aimerais être ton sac » est libératrice. Amjad Al Rasheed signe avec *Inchallah un fils* **un premier film de rage et d'espoir, de combat d'une femme dans un monde d'hommes et d'indignation d'un système injuste. Bouleversant.**

Mohamed Berkani

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

Télérama

Un matin, Nawal, 30 ans, se réveille veuve. A ce chagrin brutale s'ajoute bientôt une injustice légale : mère d'une adorable petite Noura, la jeune femme se voit réclamer une partie de son modeste héritage par sa belle-famille au motif qu'elle n'a pas de fils. Découvert à la semaine de la critique de Cannes, ce premier film brosse **un tableau révolté de la condition féminine en Jordanie**. Plus que par son programme d'émancipation, c'est par son ancrage dans le réel (domestique, professionnel, économique) que ce drame social tourné à Amman soutient l'intérêt. Sans trémolos, le réalisateur emboîte le pas de son héroïne dans une course contre la montre pour sa fille, sa bataille, et doit une fière chandelle à sa très juste actrice principale.

Marie Sauvion

Les Echos

Nawal, une Jordanienne d'une trentaine d'années, travaille comme aide-soignante dans une luxueuse demeure d'Amman au service d'une famille de nantis. Sa vie change du tout au tout quand, devenue veuve, elle doit affronter les proches de feu son mari qui exigent de toucher l'héritage du défunt. Nawal a un tort aux yeux de la société locale : son enfant unique est une fille, ce qui lui interdit de faire valoir un droit quelconque sur les modestes biens partagés avec son époux de son vivant. Présenté en mai dernier au Festival de Cannes, *Inchallah un fils* révèle **un cinéaste talentueux** : Amjad Al Rasheed, le premier réalisateur jordanien à avoir connu une sélection cannoise. Quelque part entre Asghar Farhadi et les frères Dardenne, le metteur en scène dépeint avec une rigueur de chaque plan une héroïne qui se débat dans les rets d'une société patriarcale où les droits des femmes n'existent pas ou si peu. **Une des révélations du moment.**

Olivier de Bruyn

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

TRANSFUCE
LITTÉRATURE & CINÉMA

A la mort de son époux, une jeune femme jordanienne (et sa fille) doit affronter sa belle-famille qui fait tout pour toucher l'héritage du défunt puisqu'elle n'a jamais eu de fils. De mémoire du spectateur, cette histoire a priori banale n'avait jamais été racontée : comment une épouse se retrouve à la rue, peu à peu dépossédée, sous les sourires factices et la morale, par sa belle-famille. Ce que documente ce premier **long métrage captivant comme une enquête menée par Francesco Rosi**, c'est la structure entière d'un pays qui favorise la cupidité des vautours en niant les droits des femmes. Tout cela pourrait être édifiant et cynique si le film n'était pas mené tambour battant, avec **une vigueur romanesque riche en péripéties et surtout en complexité**. Grâce à une mise en scène au cordeau, privilégiant les plans d'ensemble et la vigueur des dialogues et une forte caractérisation, on comprend l'exacte partition que chacun doit jouer dans ce vaste complot visant à nier « l'identification d'une femme ».

Frédéric Mercier

PREMIERE

Premier long métrage réalisé par Amjad Al Rasheed et premier film jordanien de l'histoire à avoir été projeté au Festival de Cannes, ce drame contemporain suit les pas de Nawal, trentenaire jordanienne plongée dans une situation épineuse après la mort de son mari. Mère d'une petite fille alors qu'il lui faudrait avoir un garçon pour bénéficier directement d'un héritage, Nawal va se retrouver dépendante des choix opérés par les frères de son époux. Partant d'une loi qui frappe effectivement les femmes en Jordanie, le cinéaste crée **un haletant suspense** et réussit le portrait d'une héroïne qui ne perd jamais sa lucidité et lutte avec confiance pour faire valoir ses droits. Grâce à une minutieuse mise en scène où le personnage tente en permanence de s'extirper de décors étouffants pour gagner sa liberté, ce récit aux dialogues ciselés procure au final **des sensations poignantes, lumineuses et apaisées**.

Damien Leblanc

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

L'OBS

Nawal, Jordanienne de 30 ans et mère d'une petite fille, perd son époux. Or il avait apposé son nom sur l'acte d'achat de leur appartement que la jeune femme avait pourtant financé. Spoliée de son bien, que lorgne son beau-frère, cette mère aux abois décide de refuser cette inégalité légale. Acculée, elle s'invente une grossesse. Drame jouant avec les codes acides de la comédie absurde, **ce premier film séduit par l'audace de son approche et sa maîtrise narrative**. Décalant à peine (mais suffisamment) le prisme du film réaliste, Amjad Al Rasheed lance un **plaidoyer pour le droit des femmes**. Sans pour autant condamner systématiquement les hommes, eux aussi victimes collatérales. Cette fiction lucide, mise en scène avec sens très affûté du découpage, est **une révélation**.

Xavier Leherpeur



Présentée l'an passé au festival de Cannes, cette **fiction implacable** révèle un cinéaste prometteur. Dans son **premier film en forme d'uppercut**, le débutant Amjad Al Rasheed suit à la trace une jeune veuve jordanienne qui, avec ses faibles armes, combat l'adversité et le machisme vociférant de son pays. Nawal, une Jordanienne de 30 ans, se réveille un matin, mais pas son mari, mort pendant son sommeil. Accablée par le chagrin, contrainte d'élever en solitaire sa fille en bas âge, Nawal va bientôt devoir subir le venimeux travail de sape exercé par la famille du défunt, bien aidée dans sa tâche par les institutions locales qui considèrent les femmes comme des individus subalternes.

Olivier De Bruyn

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed



Un beau portrait de femme

Nawal est une jeune femme de 30 ans qui vit à Amman, capitale de la Jordanie. Après la mort soudaine de son mari, elle se retrouve avec sa fille et doit, seule, faire face aux dettes du ménage. Les choses se compliquent encore lorsque les règles en matière de succession jouent en faveur du frère de son époux, qui pourrait récupérer l'appartement dans lequel elle habite ainsi que la responsabilité de l'éducation de sa fille.

C'est bien la différenciation des sexes – à l'œuvre dans une société patriarcale comme peut l'être la Jordanie – qui provoque l'inégalité profonde de traitement dans l'héritage. Dans le long-métrage, Nawal présente pourtant les contours d'une femme dynamique, contribuant fortement aux ressources du foyer. On la voit travailler comme aide-soignante auprès d'un membre invalide d'une famille de la haute bourgeoisie chrétienne, là où son mari (on l'apprendra très vite) lui cachait bien des aspects de sa vie.

Nawal, petit à petit, prend son destin en main. Non, elle ne vendra pas le pick-up pour éponger ses dettes, bien qu'elle ne sache pas conduire. Non, elle ne se séparera pas de l'appartement où elle demeure, car elle a participé à son financement malgré l'absence de preuves. Non, elle ne laissera pas sa fille à son oncle, préférant payer la voisine pour qu'elle s'en occupe quand elle a un emploi.

Emmené par une distribution éclatante, ce premier long-métrage d'Amjad Al-Rasheed est en définitive un joli portrait de femme, où le sexe dit fort apparaît à contrario comme celui de la lâcheté et de la veulerie. La résolution du film, véritable pied de nez à tout le parcours que Nawal aura traversé, sonne même comme le signe suivant : la justice des humains n'est jamais rien d'autre que simplement temporelle.

Abdessamed Sahali

Inchallah un fils

Un film de Amjad Al Rasheed

AVOIR A LIRE

Un film courageux, au bénéfice des femmes jordaniennes

Malgré elle, Nawal a laissé tomber un de ses sous-vêtements qu'elle tente de récupérer de sa fenêtre jusqu'au moment où elle croise le regard d'un homme étranglé par le désir. Dès la première séquence, tout est dit d'une société patriarcale qui compose avec ses contradictions, soumettant à la fois les épouses à un ordre absurde et n'empêchant pas les maris de se livrer au badinage en dehors du couple. *Inchallah un fils* ne cesse de mettre à nu la chevelure magnifique de la comédienne, Mouna Hawa, et dans ce décoiffage, signe un affront courageux contre le pays et ses règles d'un autre temps.

La protagoniste vient de perdre son mari. Elle est la mère d'une seule fille et aurait espéré que son conjoint lui donne un deuxième enfant. Hélas, il décède d'un arrêt cardiaque et, faute d'avoir un garçon, elle se retrouve ainsi dépossédée de son appartement qu'elle a pourtant payé avec son époux. Toute l'absurdité de la situation réside dans ce récit où, au prix de voir reculer la prononciation officielle de l'héritage, elle s'invente une grossesse. **La tension dramatique est permanente** dans cette fiction.

Le sujet est éminemment politique et fait peser sur le réalisateur une prise de risque considérable. Amjad Al Rasheed ne verse jamais dans le mélodrame lourd et alambiqué. **Il dresse le portrait d'une femme prête à tout pour s'émanciper de sa condition, et autour d'elle, faire advenir un monde plus juste.** En ce sens, *Inchallah un fils* est un beau portrait de femme, sensible et sincère.

Laurent Cambon